

que l'amour-propre n'avoit point
tant d'empire sur Alcibiade de l'empire
propre, que le sentiment y en avoit
peu.

Fin de la quatrième & dernière Lettre.

LETTRES
ATHENIENNES,
EXTRAITES
DU PORTE-FEUILLE
D'ALCIBIADE.

LETTRES



LETTRES

ATHÉNIENNES.



LIVRE PREMIER.



LETTRE PREMIERE.

ALCIBIADE A ANTIPE.

QUELLE idée ! qui ! moi ! que,
recherché au point où je le suis par
toutes les femmes d'Athènes, n'en ayant
pas encore trouvé qui ne s'honorât de
mes desirs, & même ne s'empressât à
les faire naître, je prene la vieille El-
pinice ! Quand je ne serois pas à cet
égard presqu'au comble de la gloire,
pourrois je, sans déshonorer les avan-
Tome V. Part. I. X

LETTRES

tages qu'on dit que j'ai reçus de la nature, & dont mes succès attestent la réalité, faire le choix que vous me proposez ? Je n'ai pas, grâces aux dieux, besoin d'un ridicule pour m'afficher ; & cette ressource me fût-elle nécessaire, j'ai trop de fierté pour adopter les ridicules reçus, lorsque non-seulement je suis en droit d'en créer, mais que je les vois passer pour des grâces. Loin donc de me rendre à vos conseils, & de m'immoler, en m'engageant avec Elpinice, à la reconnaissance publique, je viens de former dans ce genre un projet d'une hardiesse inconcevable, & qui, tout audacieux que je suis, me fait moi-même trembler. Il n'y a pas dans Athènes, dans toute la Grèce, peut-être pas même dans le monde entier, de femme qui puisse autant & à tous égards, honorer son vainqueur, que celle de qui je tente la conquête. La beauté, les grâces, la jeunesse, l'esprit, les talens, la réputation la plus éclatante & la mieux méritée, la difficulté, par elle-même si piquante de toucher un cœur déjà prévenu, de supplanter l'homme du monde le plus fait pour flatter la vanité de celle qui l'assujettit, de triompher d'une passion

que tout paroît concourir à rendre éternelle ; voilà ce que se propose de vaincre, ce même homme que vous condamnez si légèrement à prendre une femme que, comme vous-même n'oseriez le nier, tout le monde quittoit, & très-long-tems, sans doute, avant que je fusse né. Rien, effectivement, en supposant que je réussisse à ce que j'entreprends, ne manqueroit à mon bonheur, si, loin d'oser le divulguer, de cruelles circonstances ne me condamnoient à en jouir dans le silence le plus profond. Vous auriez peine à imaginer à quel point cette nécessité dont je sens d'avance toute la rigueur, me désespère, & combien de fois déjà elle a pensé me décourager. Je ne sçais encore quel sera le succès d'un projet si hardi, qu'il ne faut pas moins que toute mon audace pour le former : ah ! ne faut-il pas aussi toute ma présomption pour se flatter qu'il puisse réussir, lorsque sur-tout je me trouve privé de presque toutes mes ressources ! Comment puis-je même espérer, lorsque forcé d'aveugler absolument sur mes desseins la femme qui en est l'objet, il faut, non-seulement que je me conduise auprès d'elle avec toute la circonspection imaginable, mais que

je parviene à lui plaire, sans en paroître amoureux ? Quand, d'ailleurs, notre position respective me permettroit d'employer pour la séduire, de ces soins d'éclat qui seuls déterminent une femme à croire à notre sentiment, je ne ferois par là que l'avertir qu'elle a à se défendre ; & peut-être ne seroit-ce pas impunément que je l'en avertirois. Elle n'a donc point encore, toute éclairée qu'elle est, le plus léger soupçon de ce qu'elle m'inspire, parce qu'il m'est aisé de le masquer sous des apparences faites pour l'abuser. Je veux même, s'il est possible, qu'elle ne sorte de cette sécurité que quand son cœur sera trop plein de moi, pour qu'elle puisse avec avantage combattre sa passion. Les assiduités les plus marquées, l'air de l'intérêt le plus tendre, mais accompagné du respect le plus profond, une soumission sans bornes, toutes choses qui doivent prendre sur elle d'autant plus qu'elle les sçait moins de mon caractère, sont donc les seules armes que je puisse ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. A l'égard de la sorte d'impression que je fais sur son cœur, c'est ce qui m'est encore caché ; mais je ne puis de même ignorer que ma conduite avec elle commence

à la faire rêver ; & que chaque jour, & sans qu'elle s'en doute, je deviens pour elle un objet plus intéressant. Il me semble aussi qu'elle cherche avec une sorte d'inquiétude à lire dans mon ame ; & que même elle craint que le trouble dont elle la sent agitée, ne l'ait pas pour objet ; & l'incertitude à cet égard doit, en effet, lui être d'autant plus permise que, dans l'impatience où j'étois de pénétrer ce qui pouvoit se passer pour moi dans son cœur, je dois moins, par un stratagème qui me paroît actuellement assez mal imaginé de ma part, lui avoir fait penser que ce soit pour elle que je me suis décidé. Puisque vous n'ignorez point pour qui j'ai l'air de vivre, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage sur cet article. Quoi qu'il en soit, les mouvemens que je crois lui voir, ou qu'elle éprouve, sa jalousie même me semblent si foibles, & en même tems si éloignés des sentimens que je voudrois lui inspirer, que, loin qu'ils me donnent l'audace de parler, j'en suis encore à feindre de ne le pas appercevoir. Vous serez surpris, sans doute, vous qui me connoissez, que j'aie pu m'imposer des loix qui doivent m'être si à charge, & les observer ; mais

il m'est si important de soumettre la femme que j'attaque, qu'il n'y auroit rien, quelque pénible même qu'il me fût, que je ne me prescrivisse, & dont je ne fusse capable, plutôt que de manquer par ma faute la plus belle occasion de gloire qui jamais puisse s'offrir à moi. Comme je crains également dans les circonstances où je me trouve, d'en faire trop, ou trop peu, & qu'avec les preuves que j'ai, que je ne sçais pas encore bien choisir mes ruses, mon inexpérience, prise en certain sens, ne rende dangereux que pour moi le projet que j'ai formé, je vous conjure, mon cher Antipe, de vouloir bien m'aider de vos conseils. Puisse l'amour vous en payer, en augmentant, s'il est possible, le sentiment qui vous unit, la belle Théodote & vous!



L E T T R E I I.

PÉRICLES A DIODOTE.

JE ne sçais si tout ce que j'ai fait pour Alcibiade, depuis que la mort de son pere l'a livré à mes soins, a pu me con-

cilier son estime; mais je ne sçaurois de même ignorer qu'il n'en a pas en moi plus de confiance; & je sens avec d'autant plus de vivacité, le peu de cas qu'il paroît faire de mes conseils, que chaque jour il me prouve plus à quel point ils lui seroient nécessaires. Vous ne serez point surpris du chagrin que me cause sa conduite, quand vous sçaurez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand, de prendre Glycérie, cette courtisane si fameuse, qui est depuis peu de tems à Athenes; & qu'il vit avec elle plus indécemment encore qu'il ne la prise. Je crois avoir prouvé, par la douceur avec laquelle je lui passe la puérile & méprisable ambition de séduire & de tromper des femmes, que je n'ai jamais prétendu qu'il n'amusât point sa jeunesse; mais je voudrois, s'il se pouvoit, qu'il ne la deshonorât pas; & que, fait par sa naissance pour aspirer aux plus grandes places, plus fait encore par les rares talens qu'il annonce, pour les bien remplir, il ne commençât point sa carrière par donner de ses mœurs une idée qu'un jour peut-être, il voudra vainement effacer. De notre tems, Diodote, le scandale ne nous sembloit devoir rien ajouter aux plaisirs; & croire, ainsi qu'on

le fait aujourd'hui, qu'il les augmente, me paroît le comble & de l'extravagance & de la corruption. On ne doit, pour quelque cause que ce puisse être, manquer à ce qu'on se doit à soi même; & cet Alcibiade qui méprise si hautement cette maxime, se repentira plutôt qu'il ne pense de ne l'avoir pas respectée. Quoi qu'il en soit, j'ose vous assurer qu'on ne peut plus légèrement immoler de si grandes choses; & que, de plus, personne ne pouvoit être moins digne que cette fille de tout ce qu'il lui sacrifie. L'impudence la plus outrée, une impertinence sans bornes, la folie poussée jusques à la frénésie, le luxe le plus insolent, peu de beauté, une jeunesse déjà flétrie: voilà quel est dans la plus exacte vérité l'objet pour lequel il se donne de si grands ridicules, & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui, peut être, a de lui-même la plus haute opinion. Ce n'est pas, cependant, que je le connoisse assez peu pour croire que, quand il aimeroit Glycérie aussi follement que sans doute, pour en disposer davantage contre lui l'esprit de ses concitoyens, il affecte de le faire; sa vanité & sa légèreté naturelle lui permettent de s'y fixer. Je n'ignore pas non plus

toute la différence qu'il y a entre un travers & une passion, mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne se sente tout le reste de sa vie du ton qu'il aura pris auprès d'elle; & qu'il n'en conserve ce goût pour les plaisirs faciles, que j'ai toujours vu conduire à la plus honteuse débauche, & par conséquent, au dernier mépris, tous ceux qui en étoient infectés. Ne me dites pas qu'autant par l'excès de son amour-propre que par la hauteur de son ame, j'ai de quoi me rassurer sur ce malheur. J'ai vu, mon cher Diodote, des hommes qui pouvoient avec justice, présumer d'eux-mêmes aussi-bien qu'il présume de lui, perdre dans ces avilissantes liaisons toute leur dignité, & finir par être avec justice, l'opprobre de leur famille & de leur patrie. Je ne vous parle pas ici de l'énormité de ses profusions: je ne puis mieux vous la peindre qu'en vous disant, qu'elles égalent celles des satrapes mêmes, & qu'il n'y a personne ici qui ne soit blessé d'un luxe si indiscret: les grands, parce qu'ils en sont éclipsés, les petits, parce qu'ils en sentent plus vivement leur misère. Sa maison, remplie des plus impudens adulateurs, & des plus vils parasites que notre ville

puisse fournir, n'est plus fréquentée des honnêtes gens, soit que dans la crainte de passer pour complices de ses désordres, d'eux mêmes ils s'en soient écartés, ou que, trop gênés par leurs vertus, ce soit lui qui les en ait bannis. On ne le voit plus paroître qu'avec un cortège odieux qui, autant par l'excès que par la nature des éloges que les misérables qui le composent lui prodiguent, achève de corrompre sa jeunesse, & d'éloigner de lui tous ceux qui par leurs conseils, ou leur exemple, pourroient opposer une digue à tant d'imprudences & de dérèglement. Quelqu'assuré que je fusse déjà du peu d'empire que j'ai sur son esprit, j'ai cru devoir encore lui parler, non sur le ton d'un tuteur de qui, depuis long-tems, il ne reconnoît plus l'autorité, mais comme l'ami le plus sincère & le plus tendre; & l'air d'inattention, d'ennui, de raillerie même dont il m'a écouté, a surpassé encore tout ce que je craignois, & de son obstination à se perdre, & du peu d'égards qu'il conserve pour moi. Quelqu'ardente que soit l'envie que j'ai de le voir réformer sa conduite, je ne crois pas qu'il me convienne de lui parler davantage, bien moins encore dans la

crainte de me commettre, que parce que, pour me prouver mieux, apparemment, le peu de cas qu'il fait de mes conseils, il n'agit jamais avec moins de retenue que quand je lui ai parlé. Socrate est donc la seule ressource que votre absence me laisse à Athenes auprès de lui. J'ai, comme vous le sçavez, formé depuis long-tems le projet de le lier avec ce philosophe que je ne regarde pas moins comme l'homme le plus vertueux, que comme l'esprit le plus éclairé, le plus étendu, le plus juste peut-être qui ait jamais existé; & je n'ai pas jusques ici à me louer des soins que je me donne pour cela. Ce n'est pas qu'Alcibiade ne goûte infiniment le philosophe; mais en même tems que je le sens attiré par l'esprit qu'il lui trouve, je le vois repoussé par la vertu qu'il lui croit. Je me flatte cependant que l'insatiable desir qu'il a d'apprendre, le desir non moins violent d'être en tout genre le premier homme de son siècle, la certitude qu'il a, quoiqu'il la déguise, que les leçons de Socrate peuvent seules lui donner cette supériorité, la patience de ce dernier, l'inclination même qu'il a prise pour le disciple que je voudrois lui donner, l'ingénieuse simplicité avec laquelle il

discute la vérité & présente la sagesse, triompheront, enfin, de la fougue d'Alcibiade, & de la crainte qu'il a de se corriger. J'ai donc plus que jamais engagé Socrate à venir chez moi ; & , comme à quelque point que le fils de Clinias me néglige, il n'ose pas encore cesser absolument de me voir, & que même par un effet de son inconstance naturelle, depuis quelque tems, il me voit plus assidument qu'il ne faisoit, il l'y rencontre quelquefois. Il me semble encore que quand le philosophe & Aspasia agitent ensemble quelque question de morale, il se prête à leur entretien avec moins d'ennui & d'impatience qu'en pareil cas il n'en marquoit. Aspasia ne me paroïssoit pas non plus s'éloigner de seconder mes soins, & osoit quelquefois se flatter qu'ils ne seroient pas aussi infructueux qu'Alcibiade nous l'avoit long-tems fait craindre ; mais depuis l'aventure de Glycérie, & l'air d'audace dont il la soutient, je la vois tout-à fait découragée ; & il me seroit difficile de vous dire à qui de nous deux elle cause le plus de chagrin. Quoique vous ne soyez assurément pas, mon cher Diodote, de tous ses amis celui qu'il imite le mieux, vous êtes, du

moins, celui qu'il écoute le plus. L'habitude où il est depuis long-tems de vous ouvrir son cœur, & la sorte d'ascendant que votre âge plus-mûr que le sien, vous donnent sur lui, me font espérer que vous pourrez plus aisément que personne le faire revenir des frivolités qui l'occupent, & des travers qui le dégradent. Vos conseils doivent même être pour lui d'un poids d'autant plus grand que, comme les miens, ils ne blesseront pas son orgueil, & qu'il pourra moins imputer à l'humeur chagrine de la vieilleffe, ce que vous croirez devoir lui dire sur ses dérèglemens. Ecrivez lui donc, je vous en conjure ; mais, sur-tout, cachez-lui avec soin que c'est moi qui vous en ai prié : plus il croiroit me devoir les reproches dont vous l'accablerez, moins ils lui deviendroient utiles. Si des affaires indispensables ne vous retiennent point où vous êtes, je vous prie aussi de revenir à Athenes le plutôt qu'il vous sera possible. Si je compte beaucoup sur l'impression qu'il recevra de votre lettre, je compte beaucoup plus encore sur la honte qu'en vous voyant, il doit sentir de se trouver si peu digne d'un ami si vertueux.



L E T T R E I I I.

A L C I B I A D E A A N T I P E .

JE ne suis pas moins convaincu que vous, mon cher Antipe, qu'en général il vaut mieux donner aux femmes mauvaise opinion de son cœur que de son goût : mais cela ne m'empêche pas de croire qu'il peut s'en trouver aussi, qui soient moins blessées des erreurs du dernier que de la corruption de l'autre ; & c'est précisément ainsi que pense celle que j'attaque. Il ne m'eût pas été difficile, comme vous le sçavez, d'offrir à sa jalousie des objets plus dignes de l'exciter, qu'une courtisane plus vile encore, d'ailleurs, par sa façon de penser que par son état ; & , si je ne l'ai pas fait, ce n'a été que dans la crainte très-légitime qu'elle ne pût me voir avouer, surtout avec toute la publicité que, dans mes projets, j'étois obligé d'y mettre, une femme d'un certain ordre, sans craindre de se voir un jour sacrifiée avec aussi peu de ménagement. Dans la position où je vous l'ai peinte, devois-je

à mon tour, sans lui prêter une inconséquence dont il se pourroit que l'amour la rendît capable, mais dont il n'étoit pas naturel que je la soupçonnasse, me flatter qu'une pareille perspective ne suffit point, ou pour empêcher le penchant de naître, ou, s'il étoit déjà né, pour en arrêter les effets ? *J'aurois, dites-vous, mieux fait d'attendre que le tems m'eût découvert quels étoient ses sentimens pour moi, que de me servir, pour les pénétrer, d'un stratagème qui, sans me procurer les lumières que je cherchois, pouvoit me faire courir le risque d'être dégradé à ses yeux.* La crainte que je vous ai marquée de ne pas encore sçavoir bien choisir mes ruses, vous dit assez combien sur cela je suis du même sentiment que vous. Quoi qu'il en soit, on s'étonne encore plus qu'on ne me blâme de ce que j'ai fait un si mauvais choix : on fait plus, on m'en plaint : je ne sçais quelle sera la suite de ces divers mouvemens ; mais l'ame des femmes ne s'arrête pas toujours où elles voudroient : le plus important auprès d'elles, est de leur inspirer de l'intérêt : j'en inspire : nous verrons donc.

Quant aux conseils dont votre lettre est remplie, en discutant les différentes choses que vous m'y proposez, j'ai

cru que j'avois passé le tems d'appliquer les unes, & j'ai crainct que les autres ne me fussent inutiles ou pernicieuses. A quoi, par exemple, voudriez-vous que me servît ce silence respectueux que vous me recommandez avec tant de force, qu'à faire penser à une femme qui doit avoir au moins quelques soupçons de mon amour, que j'ai fait mes réflexions, & qu'elles m'ont conduit au repentir de l'aimer? A l'égard de cette langueur tendre que vous voulez qui lui peigne seule mes sentimens, m'en tenir-là, ne seroit que retourner sur mes pas. Ce n'est point que je ne croie que cette même langueur ne fût très-placée dans la position où j'étois, il y a quelques jours; mais c'est que je suis persuadé que, dans la situation où j'ai sçu me mettre depuis, cela ne me donneroit qu'un ridicule; & j'ai cru remarquer que les femmes pardonnent les ridicules beaucoup moins aisément que les torts. J'ajoute aussi, que tous ces moyens-là, plus propres, ce me semble, à faire durer les préliminaires presque autant que la passion même, qu'à en faire naître une, sont assez peu de mon caractère, plus fait pour triompher par l'audace des obstacles qui peuvent se

présenter, qu'à tâcher de ne les surmonter que par la lenteur. D'ailleurs, sans connoître encore les femmes aussi-bien que je me flatte de le faire un jour, je ne puis imaginer qu'un sexe qui ne paroît sérieusement occupé que de tout ce qui peut le conduire à plaire, puisse jamais être blessé d'apprendre qu'il y est parvenu, de quelque façon même qu'on le lui dise; & que quand, par exemple, on leur montre plus de desirs que de sentiment, & plus d'espérance que de crainte, elles ne nous sçachent pas intérieurement plus de gré de l'hommage que nous rendons à leurs charmes, qu'elles ne nous veulent de mal de l'insulte que nous paroïssons faire à leur vertu. Vous vous êtes, de plus, permettez-moi de vous le dire, trompé à l'état des choses. Je n'en suis pas, comme je dois l'inférer de vos conseils, à instruire de ma tendresse la femme qui en est l'objet; mais à la conduire à la partager. Eh! pensez-vous que ce fût en la tenant dans l'indécision sur mes propres sentimens que je pourrois l'y déterminer? Séduite, peut-être, par les charmes de ma jeunesse; mais retenue par tout ce qu'elle a à redouter, tant de mon imprudence que des mœurs mé-

mes qu'en entrant dans le monde j'ai affichées, sur combien d'objets n'ai-je point à l'aveugler ! Sur combien d'autres n'ai-je pas à la faire changer d'idées. Et cet amour, masqué de tant de respect qu'il ne pouvoit qu'en être toujours méconnu, me paroissoit bien peu fait pour l'emporter loin d'elle-même, autant que j'ai besoin qu'elle le soit. Je m'en suis donc, toutes réflexions faites, tenu à ne lui montrer que par mes actions tout ce qu'elle m'inspire à la voir avec la plus opiniâtre assiduité, & à attendre que le hasard qui dans tant d'entreprises, m'a toujours si bien servi, me procurât l'occasion de m'expliquer. Il me sembloit qu'entre deux personnes qui se voient très-fréquemment, & qu'on laisse seules quelquefois, cette occasion ne devoit pas tarder à naître; mais par malheur son mari a eu à faire quelque chose de fort important; & comme les lumières de sa femme lui sont connues, pour être plus à portée de la consulter, il a jugé à propos de ne travailler qu'auprès d'elle. Si cette fantaisie de sa part n'a point empêché que je ne la visse, elle m'a du moins fait perdre de précieux instans; & je n'ai pu, sans une douleur cruelle, me voir privé du bonheur de dire que

j'aime, & d'apprendre peut-être que je suis aimé. Quelque sévèrement que, soit par un respect très-placé pour cet incommode mari, soit dans le dessein de me cacher l'impression qu'elle recevoit de ma présence, elle s'observât, j'ai cru voir dans ses yeux le desir que je pusse m'expliquer, & combien, par sa propre impatience elle justifioit la mienne. Je suis même bien trompé s'ils ne m'ont pas plus d'une fois prescrit de la modérer, & marqué de la crainte que des gens qui ne m'en auroient pas sçu le même gré qu'elle, ne la faussent aussi bien. Malgré tous les vœux que je faisois à l'amour, ces cruelles entraves ont duré trois jours; trois jours dont il me seroit impossible de vous peindre la longueur, & qui auroient affligé mon ame au de-là de toute expression, si je n'avois eu de fortes raisons de croire que mon chagrin n'étoit pas moins partagé qu'il n'étoit apperçu. Ce n'est pas cependant que je ne croie devoir beaucoup à cette même contrariété qui m'a désespéré; & s'il est aussi vrai qu'on l'assure, que les sentimens s'accroissent en proportion de la gêne qu'ils éprouvent, ces jours qui m'ont paru si cruels n'auroient pas absolument été perdus pour

moi. C'est ce que j'éclaircirai le plutôt qu'il me sera possible; & , peut-être, à peine aurez-vous reçu cette lettre, qu'à quelques égards, du moins, mon sort sera décidé. Je ne dois pas avoir besoin de vous dire avec quelle promptitude, sur-tout, s'il ne trompe pas mes espérances, j'aurai soin de vous en instruire.

L E T T R E I V.

L E M Ê M E A D I O D O T E.

JE connois trop le style de Périclès & l'opinion qu'il a conçue de moi, pour qu'il me soit possible de douter que ce ne soit non-seulement à son instigation, mais, pour ainsi dire, sous sa dictée, que vous m'avez écrit. Tout cruel qu'il est pour moi de voir celui de mes amis qui devoit me connoître le mieux, adopter avec tant de facilité des idées qui me sont si favorables, ce m'est, je l'avoue, une sorte de consolation d'avoir dans cette circonstance moins à me plaindre de son cœur que de sa crédulité. De quelque injustice toutefois que je croie devoir accuser Périclès, je ne vous en

diffimule pas davantage que tous les reproches qu'il me fait, ne sont point également mal fondés; & que si, comme il l'imagine, je ne suis pas la dupe de certains objets, il ne doit pas en penser moins de mal de moi, puisqu'il est vrai que j'affecte de l'être. Il me seroit à cet égard, plus aisé qu'il ne pense, de me justifier à ses yeux; mais j'ai de si fortes raisons d'être persuadé que quand je lui dirois quels sont les motifs du scandale que je mets dans quelques points de ma conduite, il n'en auroit encore que moins de dispositions à m'excuser, que j'aime infiniment mieux lui paroître ridicule, que de le mettre à portée de connoître les torts que je puis avoir, soit avec lui, soit avec moi-même. Tout ce que je puis, quant à présent, vous dire au sujet de cette même Glycérie qui me paroît vous causer, ainsi qu'à lui, tant d'effroi, c'est que je la vois telle exactement qu'il vous l'a peinte. Vous me demanderez, sans doute, pourquoi la jugeant moi-même si peu digne d'attachement, non-seulement j'agis comme si je l'aimois, mais j'ai affiché ce goût avec une audace plus révoltante, s'il se peut, que ne seroit le goût même, puisqu'au moins le dernier auroit l'excuse du caprice, & qu'on ne